

La parole de prière

"Laisse-moi parler devant ta miséricorde ; moi qui ne suis que terre et cendre, laisse-moi pourtant parler, car voici que je m'adresse à ta miséricorde et non pas à l'homme qui rirait de moi, c'est à elle que je parle. Et toi aussi, peut-être, tu ris de moi; mais tourne-toi vers moi et tu auras pitié."

(St Augustin, *Confessions*, 1, VI, 7)

Si c'est dans le domaine du religieux, là où l'homme vit et exprime sa relation à Dieu, que la prière révèle sa pleine dimension, elle n'appartient pas, toutefois, d'une manière exclusive, à ce seul domaine. La prière est aussi une façon de se tenir devant un autre homme, façon d'habiter sa propre parole parce que façon d'être dans la vie. D'une manière générale, l'attitude de prière imprime une certaine tonalité à la parole adressée à un autre car elle a souci d'imprimer une certaine tonalité à la relation elle-même.

I

L'invite au face à face

Une parole de prière peut être adressée à un autre homme lorsqu'il faut solliciter son aide en un temps de détresse ou d'épreuve, ou solliciter sa bienveillance lorsque la vie ne dépend plus que de

cette bienveillance, ou bien encore pour l'inviter à une relation pacifique. Prier un autre homme, c'est en appeler à sa bienveillance : parce que celui qui adresse une prière est faible devant celui qu'il sollicite mais, tout aussi bien, parce qu'il se refuse à s'en tenir à une simple position de force. En ce sens, toute prière qu'un homme adresse à un autre procède toujours d'un aveu : l'aveu d'une situation de faiblesse ou d'impuissance mais, tout aussi bien, l'aveu du refus délibéré de lui faire violence. Dès lors, la prière ne constitue jamais une simple forme, parmi d'autres, de la parole humaine. En elle-même, elle vise déjà autre chose : une transformation du rapport à la vie et du rapport à l'autre homme car elle est façon de se tenir dans la vie, en face de l'autre.

L'aveu de faiblesse

La parole de prière est aveu de faiblesse lorsque l'existence prend la mesure de sa fragilité, découvrant à quel point elle ne peut prétendre maîtriser la situation qui lui est faite dans la vie et se trouve incapable d'agir par soi seule sur cette situation. Alors, pour pouvoir continuer à vivre et demeurer dans la vie, il lui faut s'adresser à un autre. Et, ce faisant, elle se reconnaît impuissante devant lui ou bien ne disposant, par soi, d'aucun pouvoir pour peser sur la situation qui lui est faite en vue de l'ajuster à sa propre attente. C'est avouer ne rien pouvoir par soi et accepter de tout devoir à un autre : s'avouer dépendant de lui et de son bon vouloir.

Quiconque est, par soi-même, assez fort pour affronter la situation présente, lors même qu'elle lui est défavorable, et tant qu'il a une suffisante confiance en ses propres forces n'a nul besoin de prier. Il agit ainsi qu'il l'entend, il ne dépend que de soi et donne le sentiment de n'avoir nul besoin d'un autre pour assurer son propre salut. L'assurance de disposer, par soi seul, de la force qui permet de s'imposer n'incite pas l'homme à la prière puisqu'il demeure persuadé que son salut, il ne le doit qu'à lui seul.

Par contre, à partir du moment où cette force se révèle impuissante devant ce qui lui advient, il lui faut adresser une prière à un autre et donc, par là, reconnaître sa dépendance à son endroit. De ce point de vue, la prière est l'attitude de qui est contraint d'avouer sa propre faiblesse, sollicitant qu'une grâce lui soit accordée qui lui

permette de vivre. Prier est présenter une requête et attendre qu'elle soit accordée par un autre : en appeler à la mansuétude qui déjoue les jeux de la force.

L'incitation à la paix

Cet aveu n'est, toutefois, pas le seul qui incite à la démarche de la prière car cette dernière n'est pas seulement l'expression d'une impuissance momentanée ou totale. Elle peut, également, émaner de qui se refuse à faire violence à un autre, et se refuse à faire de la force contraignante l'unique loi de la relation de l'homme à l'homme. *Je t'en prie !*, une demande de cet ordre ne relève pas nécessairement de l'aveu de faiblesse. Elle peut, tout aussi bien, manifester une assurance suffisamment consciente de sa propre force pour n'avoir pas besoin de s'en servir car en souci d'inviter l'autre à ne plus se situer sur le seul plan de l'intimidation, telle une invite à la rencontre où nul n'a besoin de défier l'autre pour se sentir exister et pour être lui-même. Telle une invite réciproque à déposer la force et à déjouer la tentation du recours à la violence pour venir sur le terrain de la seule parole : là où chacun peut s'exprimer d'une manière pacifique parce qu'assuré d'être entendu pour ce qu'il veut dire et laissant entendre qu'il saura demeurer dans l'écoute de la parole de l'autre. D'un mot, en un face à face où chacun des partenaires est à même hauteur et où chacun peut se tenir sans crainte, dès lors que cette rencontre a récusé tout recours à la violence.

Quel que soit l'aveu initial qui la suscite, la prière qu'un homme adresse à un autre homme est, de ce fait, toujours une invite à ne pas s'en tenir au seul rapport de force pour venir au lieu où l'homme se présente sous sa face humaine, celui de la parole qui permet à chacun de s'exprimer parce qu'elle demeure dans l'écoute de ce que l'autre veut dire. Que l'homme redoute la violence qui tisse la plupart des relations entre les hommes, ou bien qu'il puisse l'affronter sans crainte, lorsqu'il adresse une prière à un autre il l'invite à quitter ce terrain dangereux parce que générateur de brutalité et de mort. Sans doute, les mots peuvent-ils, eux aussi et au même titre que le geste brutal, être blessants au point d'engendrer de la mort. Mais la parole ne parvient toutefois à sa vérité que lorsqu'elle déjoue de tels jeux meurtriers en ouvrant sur l'espace du face à face et de la rencontre pacifiques.

Une allégeance réciproque

Prier est donc inciter à la bienveillance de l'écoute et à prendre en compte la parole pour elle-même. Ce faisant, elle procède à un autre aveu encore parce qu'elle sait que vivre de la sorte dans la proximité de l'autre est reconnaître une dépendance à son endroit. La requête qui demande de ne pas s'en tenir à la seule force admet, par là-même, qu'elle dépend de l'autre et de son bon vouloir, se fondant sur l'espoir qu'il saura entendre et pariant qu'il en sera capable. S'en remettant à ce bon vouloir, elle s'avoue, par là, en condition de dépendance. Une dépendance non pas servile pour autant puisque consentie de plein gré et sachant que pour qu'une telle relation ouvre sur la paix et non sur la guerre, il faut savoir lui consentir une allégeance. Mais aussi l'inviter à faire, en retour, allégeance de la sorte : l'aveu qui reconnaît une telle dépendance est invité à comprendre qu'il ne peut y avoir de relation pacifique que si cette dépendance ne reste pas unilatérale. Lorsqu'elle l'est, on demeure dans le domaine du conflit et de la servitude. Lorsqu'elle ne l'est plus, on accède à ce lieu où l'homme peut, dans la paix, rencontrer son semblable. Là où ils peuvent, sans doute, se heurter l'un à l'autre mais toujours en s'interdisant de céder à la tentation du recours à la violence brutale.

En ce sens, la prière n'est jamais simple forme de la parole humaine parmi beaucoup d'autres. Elle est ce qui permet à la parole d'être véritablement elle-même car elle ouvre sur l'espace d'un face à face où nul n'a besoin de faire recours à la force pour être reconnu ainsi qu'il attend de l'être. Refus de la force agressive ou de la violence et appel à la bienveillance allant de pair et s'appelant, pour ainsi dire, l'un l'autre, en s'étayant l'un par l'autre.

II

Devant Dieu : du sacrifice à la parole

Dans son mouvement propre, la prière implique une transformation de la relation de l'homme à l'homme. D'une manière analogue, elle implique une transformation de la relation de l'homme au divin car elle est passage du geste du sacrifice à la parole qui se tient devant celui qu'elle interpelle ou sollicite.

L'offrande de sacrifice

Quelle que soit la façon dont la pensée le comprend et se le présente, le divin est toujours l'Autre, différent de l'homme. Et, qu'il soit désigné comme le Sacré ou le Saint, il est toujours compris comme réalité essentielle, source et origine de tout ce qui est, le Créateur dont, par conséquent, l'homme dépend. De cette dépendance, la prière est l'aveu. De cette dépendance également, les formes de l'expression sont nombreuses et diverses, selon les cultures et leurs traditions religieuses. On peut, toutefois, discerner en elles comme une double polarité : elle se manifeste dans et par le sacrifice ou bien dans et par la prière. Dans le sacrifice qui est don offert à la divinité, que ce soit pour reconnaître sa grandeur ou pour solliciter sa bienveillance, le plus souvent par le feu qui consume les offrandes en faisant monter vers les régions élevées du divin cette part du monde dont l'homme a choisi de se déprendre pour l'offrir. Dans la consommation de ce qu'il offre, l'homme avoue qu'il n'est pas le maître du monde et que tout ce dont il dispose dans le monde ne lui appartient pas en propre. Ainsi dans tous les rituels de sacrifices, qu'ils soient sanglants ou non, mais aussi dans cette consommation du tabac dans la pipe sacrée que les cercles des Hopis ou des Sioux rassemblés font monter en hommage à Wakan Tanka.

L'invocation

Par lui-même, le sacrifice est déjà une prière, puisqu'il est façon de se mettre en présence du divin qu'il entend honorer. Comme peut l'être, également, le rituel tibétain du mouvement imprimé au moulin à prières. Cependant, la prière proprement dite est, elle, prononciation de paroles, façon de se tenir devant celui qu'elle honore, qu'elle sollicite ou à qui elle adresse sa requête. Le sacrifice est geste, celui d'un individu ou d'une communauté, il est acte d'offrande qui ne prend, certes, sa pleine signification que par les mots ou les formules qui l'accompagnent. Dans le sacrifice, pourtant, c'est l'acte qui prime. Dans la prière, par contre, c'est la parole qui n'installe l'homme dans la proximité de celui à qui elle s'adresse que parce qu'elle le fait se tenir devant sa face. Elle peut réciter ou psalmodier des formules consacrées ou des textes déjà écrits. Cependant, le mouvement propre de la prière est de s'exprimer au vocatif, pour parler à Dieu et devant Dieu en une adresse directe, que ce soit pour formuler des mots

d'adoration à l'auteur de toutes choses, ou pour une demande pour la vie personnelle de celui qui prie. Adoration, louange, demande font, sans doute, naître des prières différentes. Elles ont pourtant une tonalité semblable parce qu'elles relèvent, l'une comme l'autre, de la parole devant la face de celui qui est, pour l'homme, familier et non-familier.

Le Dieu que l'homme prie est, en effet, tout à la fois, le familier puisque l'homme peut s'adresser à lui pour parler devant sa face, et le non-familier puisqu'il est l'Autre par excellence, celui que l'expérience humaine ne peut comprendre dans la proximité qu'à la condition de comprendre aussi que demeure, entre elle et lui, une distance impossible à abolir. Dieu est un Autre, mais non pas pourtant comme le sont, pour chacun, tous ceux qui l'entourent. Entre l'homme qui prie et son Dieu auquel il s'adresse demeure une distance que nulle familiarité ne peut tout à fait abolir.

Parler à Dieu

Une familiarité/distance : telle est la forme de la relation de l'homme avec son Dieu. Or, ce Dieu qu'il invoque n'est pas l'indéterminé, puisqu'il est quelqu'un que l'on peut s'attacher à comprendre, par analogie avec nos relations humaines, et celui en face de qui on peut se tenir. À la condition, toutefois, de ne pas oublier que si l'analogie désigne une proportion et donc une relation, elle désigne également la distance dans la relation même. En témoigne la constante affirmation de l'Ancien Testament : le nom de Dieu doit demeurer prononçable et imprononçable. Imprononçable, il est désigné par le tétragramme YHWH que l'écriture transcrit, mais d'une manière muette. Prononçable, il ne peut être que plusieurs, comme s'il fallait toujours déjouer la tentation de la mainmise sur le divin à partir de la possession du nom, et déjouer les ruses de la conduite magique qui espère mettre la main sur le divin, en vue de son propre profit.

De là, la tonalité contrastée de toute prière et son double pôle constant. Puisqu'elle ose adresser sa requête, elle sait qu'elle peut, comme Abraham ou comme le psalmiste, se faire familière car elle sait que le Créateur ne se désintéresse pas du destin de sa créature. Et, cependant, cette familiarité ne peut se défaire du sentiment de la distance qui invite à l'attitude respectueuse, puisque cet Autre n'est pas

un autre comme le sont tous les hommes. Le sentiment de la distance incite la parole au respect : on ne se tient pas devant Dieu ainsi qu'en une posture ordinaire de la vie. Mais le sentiment de familiarité est invité à franchir la distance et l'écart entre l'homme et Dieu. Quand bien même ce dernier est désigné comme Seigneur, une telle seigneurie ne peut se comprendre sur le modèle des hiérarchies humaines. La hiérarchie sociale ou politique accentue l'écart et la distance entre le simple sujet et le monarque. À la limite, elle fait du monarque, tel le mikado japonais, un être inaccessible devant qui le sujet ne peut s'avancer que prosterné et silencieux, c'est à dire contraint de renoncer à la parole. Devant un tel monarque, nul sujet ne peut se tenir que prosterné et contraint à se taire.

III

Le recueillement, ou le silence dans la parole

L'homme qui prie est donc un homme qui parle, pour adresser une louange, une adoration ou une requête personnelle. Cependant, si la prière est parole, cela ne peut s'entendre qu'à partir du sens le plus fort de cette modulation du souffle qui sort des lèvres humaines. Sans doute, la parole est-elle ce qui permet aux hommes de communiquer les uns avec les autres et de maintenir, entre eux, des liens communs. Mais c'est méconnaître le sens de tout ce qui se passe dans cette modulation du souffle prenant forme de parole humaine que d'y voir le simple instrument de l'échange d'informations entre des individus. La parole, certes, permet de tisser le réseau complexe des liens et des échanges mais *elle est aussi et avant tout le lieu où s'engage l'être même de celui qui parle : l'espace où l'homme habite et peut rencontrer un autre, et le lieu où il existe, parce que c'est là qu'il est réellement lui-même.*

A l'écoute du silence

C'est dans la parole que l'homme existe et qu'il lui est accordé de se manifester comme celui qu'il prétend être. Mais, pour y parvenir, il lui faut apprendre que la venue en un tel lieu passe par le silence et que sa parole ne peut s'en tenir à proférer à son tour les mots qui circulent dans l'espace social. Et apprendre qu'elle ne peut être véritablement parole que là où elle a part liée au silence. Seul, en

effet, ce lien étroit qui l'unit au silence peut lui permettre de laisser se manifester la tonalité propre de l'existence car ce silence n'est pas de contrainte, il est de recueillement. La parole interdite par une terreur qui la paralyse est vouée à un silence qui porte en lui la mort. Par contre, celle qui choisit de suspendre pour un temps le flux des mots ne tue pas en elle la possibilité de son ouverture, elle s'ouvre, au contraire, à une possibilité plus essentielle.

Tant qu'elle se laisse aller à la pente ordinaire des échanges de mots qui vont et viennent dans l'espace social, la parole se fait volontiers bavardage n'engageant rien ni personne mais proféré seulement pour agir sur d'autres ou les influencer. Ou encore pour meubler un silence qui fait peur tant que les êtres ne savent pas s'y tenir. Enfermée sur soi, dans l'unique souci d'exprimer ses désirs, elle peut se contenter de n'être qu'impérieuse, de s'affirmer d'une manière impériale. Comme s'il lui suffisait de se poser elle-même, d'affirmer la prétention de ses désirs et de commander à tous les autres mais, en tout cas, sourde à leur endroit.

Mais, de la même façon que chacun doit apprendre ce que veut dire exister pour devenir réellement un être humain et non pas un paquet de pulsions sauvages et de peurs incontrôlées, la parole doit, elle aussi, s'éduquer pour devenir l'expression d'un existant capable de se tenir dans le face à face. Une telle éducation passe par l'attention au silence, par la suspension des mots qui viennent spontanément pour apprendre à demeurer dans l'écoute de ce qui vient de l'autre comme de ce qui vient, en soi-même, pour ainsi dire en-deçà des mots. En bref, pour savoir se faire disponible et présent à ce qui advient de l'autre et de soi-même.

Le recueillement

Or, comment s'avancer et se tenir dans la proximité de Dieu, sinon dans le recueillement qui contraint à faire taire les impulsions spontanées du désir ou les préoccupations ordinaires particulières ? C'est dans le silence que l'existence peut se faire disponible, tout à la fois pour écouter et pour laisser se manifester ce qui seul importe. En ce sens, si la prière est parole qui vient se proférer en face du Dieu qu'elle interpelle ou sollicite, elle ne peut être réellement parole de prière que par le passage par le silence du recueillement. Ainsi, la parole

de louange ne peut-elle se dire que dans une sorte de murmure. À plus forte raison encore, la parole de demande qui émane du désir. Laissé à son mouvement spontané, le désir d'un homme veut se manifester dans la hâte, dans la véhémence et dans la précipitation. Le recueillement, par contre, vient lui apprendre qu'il ne peut se manifester réellement que dans la hâte réfrénée. Il n'est pas possible de venir dans la proximité d'un autre homme autrement que par cette lenteur délibérée. À plus forte raison, pour venir en ce face à face avec Dieu.

Car venir en un tel face à face n'est pas se tenir devant Dieu comme en présence d'une réalité quelconque du monde. Si c'est là, en effet, que se joue la part essentielle de l'expérience humaine, nul ne peut y venir et s'y tenir qu'en demeurant attentif à ce qui dépasse chacune des expériences ordinaires. Adresser une prière à Dieu est se tourner vers lui et se tenir dans la proximité de Celui que l'on sait proche de l'homme. Mais se tenir en une telle proximité impose le silence à toute spontanéité trop bavarde, pour s'avancer dans la disponibilité de l'écoute. La confiance et le respect ne s'excluent pas l'un l'autre. Le respect est porté par la confiance et la confiance devient plus forte qui sait demeurer dans le respect. C'est en cela que le recueillement ouvre à cette proximité de l'homme et de Dieu : une proximité tout à la fois de respect et de confiance.

IV

Parole de l'homme, silence de Dieu

L'approfondissement du sentiment religieux, on l'a vu, va de pair avec le passage du sacrifice à la singularité de la parole de prière. L'homme qui sacrifie une part de ce qu'il a gagné par son travail pour le présenter en offrande est, sans conteste, un être pieux, reconnaissant sa dépendance à l'endroit de son Dieu et marquant, par là, tout à la fois sa dette et son adoration. Cependant, dans la démarche du sacrifice, le divin à quoi il se rapporte demeure une réalité pour une large part impersonnelle qui dépasse l'homme et lui dispense la vie, mais non pas encore quelqu'un à qui il peut parler en face pour lui présenter sa requête ou pour l'interpeller.

Le creusement de l'intériorité humaine

Dans la tradition biblique, la parole de prière prend une place déterminante car l'Autre à qui elle s'adresse n'est pas le simple Maître de la vie, des mondes et des temps, il est ce Dieu qui s'est manifesté à l'homme par la parole de ses prophètes et de ses témoins, celui qui s'annonce à l'homme comme "Me voici !", ainsi que le dit Isaïe. Celui qui, selon les mots du psalmiste, conserve l'homme en son souci bienveillant. Celui, enfin, à qui, dans l'Évangile, Jésus invite à parler comme à un Père. Ce faisant, cette tradition contribue à donner un tour plus personnel à la relation de l'homme à son Dieu et, du même mouvement, elle contribue à creuser d'autant plus la conscience de la singularité humaine.

Car c'est d'un même mouvement que la parole de prière arrive à prendre une tonalité personnelle, que l'homme peut comprendre son Dieu comme une personne et non pas comme une simple puissance qui fait être tout ce qui est et, enfin, que la conscience que l'homme prend de lui-même s'approfondit en creusant sa propre intériorité. Alors, la parole de prière n'est jamais simple allégeance au Créateur. Lors même, en effet, qu'elle est adoration de l'auteur de toutes choses en lisant dans les merveilles de la création la grandeur du Créateur, à mesure qu'elle se fait plus personnelle elle conduit à affiner la conscience que l'homme prend de son Dieu, comme à affiner la conscience de ce face à face dans lequel l'homme prend la mesure de sa grandeur propre. À mesure que s'affine le face à face de l'homme et de Dieu, la conscience de soi de la créature s'approfondit d'autant. Celui qui ose une telle prière n'est pas un vivant humain quelconque, il est un homme singulier. Il est cet homme.

Le silence de Dieu

Cependant, dans le temps même où s'affine le sentiment de ce face à face, se révèle d'autant le paradoxe de la prière. Parce qu'il sait se tenir devant la face de celui qui le conserve en son souci bienveillant, l'homme peut s'adresser à lui comme à celui qui est proche de lui puisque les textes nous disent qu'il veille sur le salut de chacun. Mais, par là-même, le paradoxe s'accroît d'autant : Celui à qui l'homme peut s'adresser de la sorte demeure dans le retrait du silence. La parole de prière ne reçoit pas de parole en retour, comme

si Dieu se tenait dans le silence jusqu'au point de susciter le désarroi de celui qui s'avance devant lui. De la douleur du psalmiste au cri véhément de Job, une même détresse vient étreindre l'homme. Celui à qui s'adresse cette parole de confiance ne lui adresse pas les paroles que l'oreille humaine espère entendre et, en retour de sa parole initiale, *l'homme ne rencontre que le silence de Dieu, comme si ce dernier se faisait absent de la détresse humaine, au risque de scandaliser sa créature.*

Pour la conscience contemporaine, le scandale de ce silence a atteint son degré maximal au temps d'Auschwitz : au temps de la détresse d'un peuple abandonné au délire de ses bourreaux, Dieu n'est pas sorti de son silence. Le silence de Dieu à la requête de l'homme contraint à l'épreuve de la détresse, voilà le scandale par excellence, ce même scandale qui a épouvanté l'âme de Job, au point de lui arracher des mots d'une violence inouïe. En effet, la longue plainte qui scande ce poème ne naît pas des malheurs que les deux premiers chapitres ont recensés, la perte de ses biens ni même de celle de ses enfants. Elle naît de cet interminable silence des sept jours et des sept nuits évoqué à la fin du chapitre II, en ce temps où Job a dû endurer le silence de son Dieu qui se fait absent au malheur du serviteur fidèle. Dieu reste sourd à la souffrance de l'homme. Et tout le torrent des paroles qui scande chacune des interventions de Job (dont la véhémence effraye ses propres amis) ne peut se laisser entendre qu'à partir de ce silence que la créature comprend comme un délaissement. Ou comme un abandon, ainsi que le crie le psalmiste:

*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?
J'ai beau rugir mon salut reste loin.
Le jour, j'appelle, et tu ne réponds pas, mon Dieu ;
la nuit et je ne trouve pas le repos.*

Tel est donc bien le paradoxe. À son invocation, la parole de prière attend, en retour, une réponse comme on en attend d'une parole adressée à un autre homme. Parce qu'elle s'est affinée par la conscience aiguë de la situation de face à face, elle ne vit que de l'attente espérée d'une réponse qui ne vient pas nécessairement combler chacune des demandes mais qui, par sa réponse même, laisse comprendre à l'homme que son Dieu est là. Or, est-il encore là celui qui ne répond pas par une parole comme le fait chaque homme capable de manifester la bienveillance de sa présence ?

La réponse indirecte

Il ne faut pas passer trop vite sur une question de cette ampleur, comme le font tous ceux qui, dans le souci de magnifier la grandeur de Dieu, tiennent pour négligeable le désarroi de la créature vouée à l'épreuve d'un tel silence. Il importe, bien plutôt, à la créature d'apprendre que la douleur éprouvée dans ce silence est à proportion de la confiance manifestée dans sa parole de prière. Or, cela est un fait: tant que la demande humaine attend une réponse analogue à celle qu'elle attend de la parole adressée à un autre homme, elle est vouée à la déception. En ce sens, prier n'est pas seulement apprendre comment s'adresser au Créateur d'une manière confiante, c'est encore apprendre qu'il ne saurait y avoir une réponse sur le modèle de celle que l'on peut attendre d'un homme. Si Dieu est celui qui ne se tient dans la proximité de l'homme que dans le retrait, *la demande de la prière ne peut attendre de réponse que d'une manière indirecte* : dans les signes qui lui sont faits dans sa vie, dans les événements qui lui adviennent et, plus encore, dans ce qui lui est suggéré à la lecture des textes inspirés. Une telle réponse est *réponse chiffrée*, pour ainsi dire, elle est à interpréter et à décrypter.

Qui s'interroge sur le sens de cette réponse de Dieu doit méditer ce que le poète inspiré du *Livre de Job* a écrit en rapportant les paroles du Seigneur. La demande de Job a, tout au long, porté sur la douleur de la créature souffrant du silence de Dieu. Or, les paroles qui viennent lui répondre ne tiennent aucun compte de tout ce que la plainte avait exprimé, et c'est d'autre chose que Dieu parle : du monde qu'il fait visiter à Job, comme si ce dernier était devenu le confident de son Dieu attentif à lui en montrer les merveilles. En apparence parlant de tout autre chose mais, en fait, laissant entendre au serviteur que sa demande n'avait pas été faite en vain. *Une réponse qui ne se manifeste que d'une manière indirecte : Dans les signes qui lui sont adressés à travers sa vie même et, plus encore, dans la méditation patiente des textes que des générations ont reconnus comme inspirés. Telle est la réponse que l'homme peut attendre de celui qui demeure dans le retrait.*

Il faut la longue patience de l'écoute pour entendre tout ce qu'un autre veut nous dire, et cela ne nous advient qu'à l'intersection de sa propre parole et du silence qui l'habite. Il en faut davantage encore pour discerner ce que Dieu veut faire entendre à sa créature. Car

c'est, en fin de compte, dans la venue d'une telle réponse indirecte que l'homme peut réellement comprendre ce que veut dire se tenir devant ce Dieu qu'il invoque, mais qu'il ne peut voir comme n'importe quelle réalité du monde. Le fond de sa demande est de voir Dieu face à face. Mais Dieu, parce qu'il n'est pas une réalité parmi beaucoup d'autres, ne peut être vu, au même titre que ces dernières. Il ne peut être qu'entendu, d'une manière indirecte.

François CHIRPAZ

Philosophe